

Salman Rushdie : pas de doctorat pour l'auteur des "Versets sataniques"

Autor(en): **Delley, Jean-Daniel / Kundera, Milan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **31 (1994)**

Heft 1160

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1009338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pas de doctorat pour l'auteur des «Versets sataniques»

(jd) Ainsi donc l'Université de Genève ne saisira pas l'occasion du tricentenaire de la naissance de Voltaire pour honorer l'écrivain anglais d'origine indienne Salman Rushdie. Le titre de docteur honoris causa est réservé aux personnalités scientifiques reconnues et qui entretiennent d'étroites relations avec l'Alma mater; l'Université, en tant qu'institution publique, ne peut s'immiscer dans un débat politique et puis, pourquoi Rushdie et pas d'autres écrivains persécutés ? Enfin elle ne peut courir les risques de sécurité liés à une telle décision. Les arguments sont trop nombreux pour être convaincants. Passons sur les deux premiers, plus familiers aux bureaucrates qu'aux intellectuels. Quant à la sécurité, il ne pouvait être question de faire participer Rushdie à un événement

public et annoncé tel que le *dies academicus*.

La Société suisse des écrivains, promotrice de l'idée, a mis en avant la nécessaire défense de la liberté d'expression. Certes, mais dans cette affaire, c'est plus que la liberté d'expression qui est en cause, c'est son fondement même, c'est-à-dire l'homme constitué en individu et reconnu comme tel. Et cette reconnaissance, nous le rappelle Milan Kundera dans «Les testaments trahis», n'aurait pu se produire sans une longue pratique des arts européens et du roman en particulier qui apprend au lecteur à être curieux de l'autre et à essayer de comprendre les vérités qui diffèrent des siennes.

Kundera, dans son dernier essai, a su mieux que personne éclairer l'enjeu de la condamnation à mort de Rushdie.

... la condamnation de Rushdie apparaît non pas comme un hasard, comme une folie, mais comme un conflit on ne peut plus profond entre deux époques: la théocratie s'en prend aux Temps modernes et a pour cible leur création la plus représentative: le roman. Car Rushdie n'a pas blasphémé. Il n'a pas attaqué l'Islam. Il a écrit un roman. Mais cela, pour l'esprit théocratique, est pire qu'une attaque; si on attaque une religion (par une polémique, un blasphème, une hérésie), les gardiens du temple peuvent aisément la défendre sur leur propre terrain, avec leur propre langage; mais pour eux le roman est une autre planète; un autre univers fondé sur une autre ontologie; un infernum où la vérité unique est sans pouvoirs et où la satanique ambiguïté tourne toutes les certitudes en énigmes.

Soulignons-le: non pas attaque, ambiguïté; la deuxième partie des *Versets sataniques* (c'est-à-dire la partie incriminée qui évoque Mahomet et la genèse de l'Islam) est présentée dans le roman comme un *rêve* de Gibreel Farishta qui, ensuite, composera d'après ce rêve un film de pacotille où il jouera lui-même le rôle de l'archange. Le récit est ainsi *doublement* relativisé (d'abord comme un rêve, ensuite comme un *mauvais* film qui essuiera un échec), présenté donc non pas comme une affirmation, mais comme une *invention ludique*. Invention désobligeante ? Je le conteste: elle m'a fait comprendre pour la première fois de ma vie la *poésie* de la religion islamique, du monde islamique.

Insistons à ce propos: il n'y a pas de place pour la haine dans l'univers de la relativité romanesque: le romancier qui écrit un roman pour régler ses comptes (que ce soient des comptes personnels ou idéologiques) est voué à un naufrage esthétique total et assuré. Ayesha, la jeune fille qui conduit les

villageois hallucinés à la mort, est un monstre, mais elle est aussi séduisante, merveilleuse, (auréolée des papillons qui l'accompagnent partout) et souvent touchante; même dans le portrait d'un imam émigré (portrait imaginaire de l'imam Khomeiny), on trouve une compréhension presque respectueuse; la modernité occidentale est observée avec scepticisme, en aucun cas elle n'est présentée comme supérieure à l'archaïsme oriental; le roman explore «historiquement et psychologiquement» d'anciens textes sacrés, mais il montre en plus à quel point ils sont *avilis* par la télé, la publicité, l'industrie de divertissement; est-ce qu'au moins les personnages de gauchistes, qui stigmatisent la frivolité de ce monde moderne, bénéficient d'une sympathie sans faille de la part de l'auteur ? Ah non, ils sont lamentablement ridicules et aussi frivoles que la frivolité environnante; personne n'a raison et personne n'a entièrement tort dans cet immense *carneval de la relativité* qu'est cette œuvre.

Dans *Les Versets sataniques*, c'est donc l'art du roman en tant que tel qui est incriminé. C'est pourquoi, de toute cette triste histoire, le plus triste est non pas le verdict de Khomeiny (qui résulte d'une logique atroce mais cohérente) mais l'incapacité de l'Europe à défendre et à expliquer (expliquer patiemment à elle-même et aux autres) l'art le plus européen qu'est l'art du roman, autrement dit à expliquer et à défendre sa propre culture. Les «fils du roman» ont lâché l'art qui les a formés. L'Europe, la «société du roman», s'est abandonnée elle-même.

Milan Kundera

extrait de *Les Testaments trahis*, paru aux éditions Gallimard (Paris, 1993).